

CASSEL, Jay, *The Secret Plague: Venereal Disease in Canada 1838-1939*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 340 p. 17,95 \$

Jacques Bernier

Volume 42, Number 3, Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304716ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304716ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernier, J. (1989). Review of [CASSEL, Jay, *The Secret Plague: Venereal Disease in Canada 1838-1939*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 340 p. 17,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(3), 452–454. <https://doi.org/10.7202/304716ar>

CASSEL, Jay, *The Secret Plague: Venereal Disease in Canada 1838-1939*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 340 p. 17,95\$

Le livre de Jay Cassel aborde un thème peu étudié dans l'historiographie, les maladies vénériennes. Son étude traite plus particulièrement de la syphilis et de la gonorrhée (blennorragie) au Canada, depuis l'identification des symptômes de ces maladies en 1838 jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale. Le livre s'arrête donc avant l'utilisation de la pénicilline en 1943.

L'ouvrage compte neuf chapitres. Les trois premiers portent sur l'évolution des connaissances médicales relatives à ces maladies. Les chapitres 4 et 5 débordent le champ médical pour discuter des attitudes de la population à l'égard de la sexualité, des maladies vénériennes et des moyens proposés pour lutter contre ces dernières au XIXe siècle. Les chapitres 6 et 7 décrivent la situation dans les forces armées où le problème fut particulièrement grave entre 1914 et 1919. Les derniers chapitres montrent le rôle de premier plan joué, à partir de 1919, par les administrations provinciales et fédérale dans la lutte contre cette épidémie. Les principales sources utilisées sont les archives gouvernementales, les revues médicales et les traités médicaux de l'époque, ainsi que certains journaux ontariens.

Il est difficile de décrire avec précision l'ampleur du «problème vénérien». Au XIXe siècle, deux groupes sociaux semblent avoir été plus particulièrement touchés: les hommes en fréquents déplacements (soldats, marins, travailleurs saisonniers, migrants) et les prostituées. À l'hôpital de la Marine

de Québec, par exemple, au milieu du XIXe siècle, les syphilitiques constituaient parfois un tiers de cas admis dans les salles de chirurgie où on soignait alors ces malades.

C'est au début du XXe siècle que le problème prit des proportions alarmantes. En 1915, les milieux médicaux estimaient que près de 10% des Canadiens étaient atteints de la syphilis et que le nombre de jeunes hommes touchés par la gonorrhée était quatre fois plus élevé. Dans certains hôpitaux torontois où on prit l'initiative de faire passer le test Wassermann aux patients de certains départements, ces tests furent positifs dans plus de 50% des cas. Les médecins affirmaient aussi que 80% des opérations gynécologiques étaient attribuables à des maladies vénériennes (la gonorrhée en particulier et que la syphilis était à l'origine de 10 à 35% des cas de maladies mentales. Dans les forces armées, la situation était encore plus tragique. En 1915, 28% des membres du Corps expéditionnaire canadien étaient porteurs de maladies vénériennes. Lorsqu'on fit le bilan à la fin de la guerre, on constata que sur les 418 052 soldats canadiens envoyés outre-mer, entre 1914 et 1919, 66 083 avaient été atteints de maladies vénériennes, dont 18 612 de la syphilis. Ces cinq années furent les plus difficiles. Par la suite, grâce aux efforts conjugués des autorités gouvernementales, du corps médical, des médias d'information et du clergé, on assista à une diminution graduelle du nombre de malades tant chez les militaires que chez les civils. Si bien qu'on ne trouvait pratiquement plus de cas de chancre mou en 1930, et que le nombre de personnes atteintes de la syphilis se situait à moins de un pour cent de la population en 1934-1935.

Le livre montre bien les diverses mesures prises tout au long de cette période pour essayer de freiner le fléau et comment les attitudes de la population, des médecins et des autorités ont changé avec l'aggravation du problème et avec le développement des connaissances médicales. En réalité, avant 1899, ce problème est resté confiné pratiquement aux seuls milieux médicaux qui, du reste, ne surent pas quelle attitude adopter. Bien sûr, les médecins s'inquiétaient du nombre croissant de malades, ils en parlaient dans les congrès et dans les revues médicales, mais, sauf dans le cas des prostituées, ils favorisaient des solutions individuelles. De sorte que, au XIXe siècle, les inquiétudes des médecins ne débouchèrent pas sur des actions visant, par exemple, à inciter les gouvernements à prendre des mesures pour dépister les personnes atteintes et leur donner les moyens de se faire soigner.

Les années 1899 à 1914 furent marquées par des découvertes médicales importantes: découverte en 1904 du tréponème de la syphilis par Schaudinn et Hoffman, introduction du test Wassermann en 1906, et découverte du Salvarsan par Ehrlich et Hata en 1910. Cela donna confiance aux médecins et leur permit d'espérer certains progrès.

Entre 1914 et 1919, l'extrême gravité de la situation força les autorités à imaginer des mesures collectives d'intervention. L'attention se porta d'abord sur l'armée. Des conférences furent données aux soldats afin de les informer de la gravité du problème et de les inciter à ne pas prendre de risques. On les obligea à se rapporter au médecin du régiment et à subir des examens à intervalles réguliers. Il fut aussi décidé que, durant les périodes de traitement, les soldats ne recevraient que la moitié de leur solde. Des ententes avec les autorités médicales britanniques permirent le traitement des soldats canadiens dans

les hôpitaux britanniques. Malgré tout, ce n'est qu'en 1943 que les préservatifs commencèrent à être distribués aux soldats par les médecins militaires.

L'initiative de la lutte auprès de la population civile vint d'abord des gouvernements provinciaux, et notamment de l'Ontario, qui adopta, en 1917, une série de mesures qui furent également approuvées peu de temps après par les autres provinces. Les unes visaient une meilleure information: on distribua des dépliants conçus spécialement pour les hommes, pour les femmes et pour les enfants; on monta des expositions; on prépara des émissions de radio. D'autres mesures voulaient faciliter l'accès aux soins en ouvrant des cliniques dans les villes. C'est dans ce contexte, en 1919, à la suite de deux rencontres des médecins hygiénistes des gouvernements provinciaux, que fut votée la loi fédérale sur les maladies vénériennes. Une section des maladies vénériennes fut instituée à Ottawa, avec J. J. Heagerty de Toronto en tête, afin de mettre sur pied un programme national de lutte contre ces maladies. Le gouvernement fédéral vota aussi une somme de 200 000\$ à répartir entre les neuf provinces. Grâce à ce budget, on put lancer, à travers le Canada, une campagne d'information et de sensibilisation, en utilisant le film américain *The End of the Road*. Une partie de cette somme servit aussi à la mise sur pied de cliniques et de laboratoires dans les provinces.

Ce livre nous apprend donc beaucoup de choses. Il est bien écrit et enrichi de nombreuses comparaisons utiles sur la situation dans les autres pays. Il contient aussi certaines faiblesses; deux m'ont frappé plus particulièrement. La première concerne le déséquilibre, compte tenu du titre du livre, entre la place faite à l'Ontario et celle réservée aux autres provinces, alors que toutes les régions du Canada semblent avoir été touchées également par ces maladies. Ainsi les lecteurs y apprendront peu de choses concernant spécifiquement le Québec. Ma deuxième remarque a trait au volet social de cette recherche. Il est étonnant de ne pas trouver, dans une étude de cette envergure, une bonne analyse d'un échantillon de malades, notamment au moment de la Première Guerre mondiale. Qui donc dans la population et dans l'armée a été touché par ces maladies? Par qui et comment ont-ils été soignés? Combien d'entre eux ont-ils été déclarés guéris? Ont-ils été suivis par la suite? Si les sources militaires et hospitalières consultées en Ontario ne permettent pas de répondre à ces questions, l'auteur, il me semble, aurait au moins pu le signaler. Mais ceci n'enlève rien à la pertinence de cette recherche. Le problème des maladies vénériennes méritait d'être étudié non seulement parce que ces maladies ont existé à l'état endémique pendant plus de cent ans, mais parce qu'elles ont laissé des séquelles héréditaires et culturelles importantes et parce qu'elles ont joué un rôle de premier plan dans le développement de l'hygiène publique au Canada. Cet ouvrage est donc indispensable pour ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire de la santé et de la médecine au Canada.